CHRONIQUE
DES ÉTUDES LATINES

PAR J. MAROUZEAU

Les membres de notre Société et les lecteurs de cette *Revue* n'attendront pas que dans les circonstances présentes j'exprime les pensées qui me sont communes avec la plupart d'entre eux. Sentons-nous seulement en communion tacite, et travaillons. C'est aux travailleurs que je dédie cette Chronique, en la consacrant exclusivement à des suggestions d'études et de recherches.

— Mlle J. VIELLIARD a bien voulu, dans une Notice publiée ci-dessous (p. 48), évoquer le souvenir du regretté F. Grat et rappeler les services qu'il a rendus à la science philologique par la création de l' « Institut de recherche et d'histoire des textes ». Il se trouve que la préoccupation qui avait guidé F. Grat reçoit, s'il le fallait, sa justification de faits ou de suggestions présentés dans les pages mêmes du présent fascicule.

— Ce sont les collaborateurs de l'Institut de recherche et d'histoire des textes qui avaient signalé aux érudits plusieurs manuscrits de Térence jusqu'ici négligés ou méconnus, dont M. J. Andrieu montre l'intérêt dans un article publié ci-dessous (p. 54). Et par une rencontre heureuse on notera que deux de ces manuscrits (de Bruxelles) sont signalés dans le Catalogue des manuscrits de Belgique que publie ici également M. R. Plancke (cf. ci-dessous, p. 141 et, sous Térence, p. 183).

— Bonne occasion de rendre hommage à la grande entreprise à laquelle se rattache cette dernière publication : le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de Belgique*, édité sous la direction de notre grand ami, disparu lui aussi prématurément, P. Faider, et dont plusieurs volumes ont été signalés dans le *Bulletin critique* de cette *Revue*.

La liste dressée par M. R. Plancke n'est pourtant que provisoire : « Plusieurs fonds de manuscrits, dit l'auteur, n'ont pas encore été l'objet d'un catalogue, d'un inventaire ou même d'un classement ; certains catalogues sont inédits,... d'autres sont incomplets et ne mentionnent pas les accroissements ou identifications de date récente. »

— C'est un autre savant belge, M. F. Peeters, qu'il faut citer ici pour attirer l'attention sur un appel qu'il a publié dans sa remarquable édition des *Fastes* d'Ovide. M. M. Durry, rendant compte de cet ouvrage dans un précédent fascicule de la *Revue* (1939, p. 409-411), m'invite expressément à signaler dans ma *Chronique* cet appel pressant. « Le travail de M. Peeters, dit-il, qui semble exhaustif, ouvre lui-même la porte à des travaux nouveaux. Je me permets de renvoyer l'auteur de la précieuse rubrique *Projets de travaux* aux p. 170-176, qui conseillent aux chercheurs d'étudier les manuscrits anglais, un groupe géographique de manuscrits, un centre culturel d'où sont sortis divers manuscrits, les correspondances d'humanistes ; quand les temps seront plus propices, ils pourront entreprendre une visite des grandes bibliothèques européennes ; sans aller bien loin, au cœur même de la Bibliothèque nationale, il reste du *Fonds Royal* les nos 7992 et 8240 qui attendent un nouveau collateur ».

— Enfin, cette invitation de M. Durry vient rejoindre un vœu longuement motivé que M. Seymour de Ricci, spécialiste de la recherche paléographique, a présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 9 septembre 1938 (cf. *Comptes-rendus des séances...*, t. LXXVIII, p. 352) : « Une des principales préoccupations de la science, au XIXe siècle, a été d'inventorier les manuscrits conservés dans les collections publiques et privées... ; un des premiers devoirs du XXe siècle va être la mise en œuvre de ces matériaux, et, tout d'abord, l'établissement de répertoires méthodiques... Nous attendons encore, pour la plus grande partie des auteurs, la liste complète des manuscrits qui nous les ont conservés ;... on chercherait vainement, sur les rayons de nos bibliothèques, de telles listes pour Térence, pour Horace, pour Virgile, Cicéron, Juvénal ou Lucain. »

M. Seymour de Ricci a entrepris lui-même, depuis vingt-cinq ans, de réunir les matériaux d'une liste descriptive complète des manuscrits d'auteurs latins classiques. Les relevés qu'il a exécutés en Italie, en Allemagne, en Russie, en Angleterre, en Amérique, lui ont fourni un volumineux fichier, qu'est venu grossir le dépouillement des éditions critiques et des périodiques spécialisés, et il vient de publier un important ouvrage sur les manuscrits anciens conservés aux États-Unis.

On voit quel champ considérable s'ouvre aux chercheurs. Pour un travail aride sans doute, et destiné à profiter aux générations suivantes, mais qui est assuré de la reconnaissance du monde savant.

— Dans sa *Littérature latine au Moyen Age*, qu'on trouvera recensée ci-dessous (p. 251), le P. J. de Ghellinck ne se contente pas d'exposer les faits de l'histoire littéraire et d'expliquer les œuvres ou les genres ; il

signale les sujets à étudier et les problèmes à résoudre. J'appelle ici l'attention sur la façon dont est présentée la question de la prose métrique ou versifiée, t. II, p. 158-185. « Ici, comme ailleurs dans la littérature et la philologie médiévales, les problèmes se pressent nombreux : où et comment les écrivains se sont-ils haussés à la recherche de pareil raffinement de style? Issue des préceptes du rhéteur Gorgias, passant des Grecs aux Latins par Cicéron et Quintilien, la prose rimée s'est-elle transmise aux médiévaux par quelques écrivains ecclésiastiques comme Cyprien, Lactance, Augustin, Fortunat, Isidore? La rime est-elle passée de la prose à la poésie par le moyen des hymnes, comme le veut Norden? ou la prose rimée doit-elle sa naissance à l'influence de la poésie populaire ecclésiastique, comme on le croit pour l'allure rythmique de la prose? Jusqu'où son premier emploi chez les médiévaux a-t-il été intentionnel? Le hasard, aidé du reste par les groupes identiques des riches désinences de flexion..., n'est-il pas pour beaucoup dans des exemples où l'on veut voir calcul et règles? Les théories des grammairiens... ont-elles inspiré la pratique?... Ou la pratique s'est-elle formée par une autre voie, telle que l'imitation des « fondateurs », le goût musical, la recherche de l'effet, les particularités de la langue nationale?... Pareils problèmes ne peuvent être exposés, encore moins résolus, en quelques pages, et cela d'autant plus que les critiques modernes qui les ont étudiés sont loin de se trouver d'accord. Il faut donc ici se borner à quelques constatations, qui montreront quelles tâches incombent encore à l'étude de la littérature latine du Moyen Age » (p. 159).

Aux indications fournies par le P. de Ghellinck, il conviendrait naturellement de joindre celles qui ont été données à différentes reprises par notre regretté confrère Nicolau, dans diverses publications que les lecteurs de cette *Revue* connaissent bien.

— M. Jean Gagé, dans un remarquable Rapport présenté il y a cinq ans déjà au Congrès Guillaume Budé de Nice (*Actes du Congrès*, Paris, Les Belles-Lettres, p. 139-173), étudie les problèmes que pose « l'art provincial dans l'empire romain ». Tout son rapport est plein de suggestions fécondes, dont je ne peux retenir ici que les principales.

« L'art des provinces romaines est encore mal connu, parce que l'attention s'est longtemps détournée de cette production en général médiocre, ou qu'elle y cherchait surtout le romain et le gréco-romain ; on ne commence guère qu'aujourd'hui à s'y intéresser », écrivait M. W. Deonna dès 1934. Il convient de donner un élan à cette enquête, dit M. J. Gagé, qui commence par noter les services que peut rendre dans cette voie la Chronique périodique de la sculpture gréco-latine publiée dans notre *Revue* par M. Ch. Picard (p. 142). « Pour faire en particulier

l'histoire de l'art gallo-romain, les matériaux sont là, à pied-d'œuvre, et déjà bien élaborés » (p. 144).

M. Gagé oriente les travailleurs dans deux sens différents : d'une part, chercher dans chaque région le substrat susceptible d'expliquer les particularités locales ; d'autre part, étudier les aboutissants et survivances : « d'un côté, l'art préromain, ibérique en Espagne, principalement celtique dans nos pays et dans ceux de l'Europe centrale ; de l'autre, après un silence de plusieurs siècles, l'art du haut moyen âge » (p. 155).

Mais « l'étude a des objectifs plus immédiats et plus modestes. Il y a deux enquêtes préalables qui réclament d'être faites sans retard : il nous faudrait pour commencer une meilleure connaissance des monuments d'époque romaine en Italie et en Grèce ». En particulier, « les nombreuses stèles funéraires des musées d'Italie sont encore difficiles à connaître et à étudier » ; plus généralement, « ce n'est pas seulement l'art de l'Italie qu'il nous faut mieux connaître, c'est l'art romain d'avant Auguste, et surtout du dernier siècle de la République » (p. 158-159). Pour la Grèce, M. Ch. Picard a déjà signalé « l'intérêt capital qu'il y aurait à étudier d'ensemble les nombreuses statues impériales qui peuplent les musées grecs » (p. 160).

Ensuite, « partout où Rome, en assujettissant les provinces, y a envoyé des colons, il y a lieu de rechercher les traces d'un art colonial, plus proche de celui de Rome que l'art provincial, plus libre à l'égard de tout substrat indigène » (p. 163).

« L'Afrique latine s'offre à nos archéologues comme un très bon champ d'expériences ; toutes les conditions s'y trouvent réunies pour que l'étude de l'art provincial y soit complète et féconde » (p. 163). « En Espagne, l'art romain semble avoir une de ses plus fidèles provinces... ; l'ouvrage de M. Puig i Cadafalch sur l'architecture romaine en Catalogne est le meilleur guide pour la recherche des éléments préromains » (p. 164). « Mais le domaine idéal de l'art provincial proprement dit est l'ensemble des provinces, à substrat général celtique, qui correspond à la plus grande partie de l'Europe romaine, les péninsules mises à part » (p. 164-165). Dans la région rhénane et mosellane, « des découvertes récentes ont fait rebondir les problèmes ;... le gros problème qui reste à éclaircir est celui des rapports qui ont pu exister entre le centre de production artistique rhénan et celui de notre Provence » (p. 167). Les recherches qui se multiplient dans ce domaine paraissent « justifier l'espoir récemment exprimé par M. A. Grenier que l'art gallo-romain aura enfin un jour son histoire » (p. 167-168). A l'autre bout de l'Europe, « c'est dans les pays illyriens et danubiens que l'effort principal aurait besoin d'être fait ; là se trouve sans doute la clef de quelques-uns des problèmes de l'art provincial romain » (p. 172).

Mais M. Gagé ne se borne pas à énumérer des desiderata ; il fournit aux travailleurs des directives, en se réclamant par exemple des principes formulés récemment par M. Fr. Poulsen : « ce que nous pouvons réclamer est d'abord une disposition systématique et une description des sculptures provinciales... ; ensuite, il faudrait essayer d'établir une distinction entre les provinces et leur relation avec l'art romain en cherchant un appui éventuel dans les sources littéraires » (p. 168). Enfin, M. Gagé ajoute pour son compte « qu'il ne faut pas séparer de l'étude de la plastique monumentale celle des arts mineurs », non plus que « perdre de vue l'histoire de la province, voire économique, sociale et religieuse » (p. 169).

« On peut se demander pour finir, conclut M. Gagé, si une entente académique internationale, comme celle qui préside à la publication du *Corpus vasorum* et de la *Forma orbis romani*, ne serait pas souhaitable pour rendre plus rationnelle la publication des documents d'art provincial, ou encore s'il ne serait pas opportun de pourvoir cette recherche d'un instrument périodique » (p. 173).

J'ai résumé du mieux que j'ai pu la partie constructive de ce riche rapport. Je m'excuse d'intervenir ainsi une fois de plus sur un domaine qui m'est étranger ; mais il m'a paru utile de donner la plus grande diffusion possible à une contribution qui est tout à fait dans le sens que je me plais à donner à cette Chronique.

— Et, puisque j'ai empiété sur le domaine des archéologues, c'est ici l'occasion de signaler une recherche de détail que recommande M. A. Grenier, parce qu'elle rentre particulièrement dans le cadre du programme tracé par M. Gagé. Présentant un ouvrage de M. I. Sellye sur les bronzes de Pannonie (cf. cette *Revue*, 1939, p. 427), M. Grenier attire l'attention sur les bijoux émaillés de la Bretagne et de la Gaule romaines : « Ces bijoux abondent à Bruxelles non moins qu'à Namur ; tous les cimetières gallo-romains de Namur à Dinant en ont fourni une grande abondance. C'était la « dinanderie » de l'époque romaine. C'est là qu'il faudrait commencer par étudier cette émaillerie. »

J. Marouzeau.

NÉCROLOGIE

I

FÉLIX GRAT

Les Études latines ont subi une lourde perte en la personne de Félix Grat, glorieusement tombé au champ d'honneur le 13 mai 1940, en Moselle.

L'adhésion qu'il avait donnée à la Société des Études latines dès ses débuts, les articles et comptes-rendus qu'il publia dans notre Revue, *les communications qu'il fit aux réunions lui avaient assigné une place éminente dans nos rangs, et pourtant la philologie latine n'était qu'un des aspects de son activité.*

Né à Paris le 12 novembre 1898, il faisait de brillantes études secondaires quand la guerre éclata ; il devança l'appel — déjà il tenait à faire plus que son devoir —; au cours d'un hardi coup de main, il gagna la croix de guerre, et, quand sonnèrent les cloches de l'armistice, il n'avait pas vingt ans révolus...

Il se remit à l'étude et entra à l'École des chartes, dont il sortit en 1923, après avoir soutenu une thèse de diplomatique carolingienne[1] *; le diplôme d'archiviste-paléographe vint s'ajouter à ceux de licencié d'histoire et de licencié en droit qu'il avait déjà conquis. L'École des Hautes-Études, dont il était l'élève assidu, le désigna pour être membre de l'École française de Rome. Il séjourna au Palais Farnèse de 1923 à 1925 ; il poursuivit ses études de diplomatique et rédigea un mémoire sur le* motu proprio, *tout en préparant l'édition des* Registres *du pape Urbain VI. Mais il ne se cantonnait pas dans ces seules études, et, délaissant par moments les Archives, il se plaisait à aller faire des recherches à la bibliothèque Vaticane ; il eut la joie d'y découvrir plusieurs manuscrits inconnus de Tacite. C'était au moment où les méthodes d'établissement de texte préconisées par Dom Quentin en vue de l'édition de la* Vulgate *se discutaient parmi les philologues. Félix Grat appliqua les principes du savant bénédictin au classement des manuscrits d'auteurs classiques et publia à ce sujet, dans les* Mélanges de l'École française de Rome, *un article qui ne fut pas sans*

1. *Étude diplomatique sur les actes de Louis II le Bègue, Louis III et Carloman, rois de France, suivie d'un catalogue de ses actes.*

Comme spécialiste des questions carolingiennes, F. Grat prépara par la suite, pour la Société de l'Histoire de France, l'édition des *Annales de Saint-Bertin*.